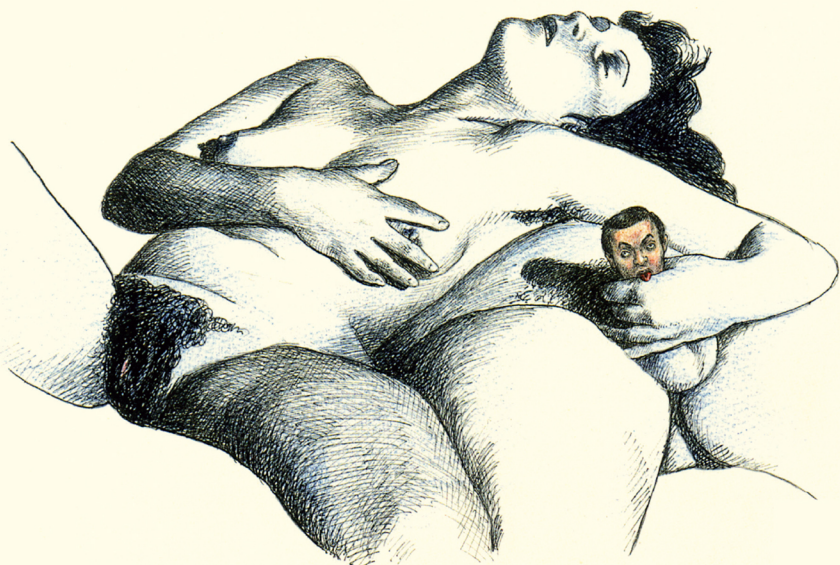


TOPOR

Roland Topor

LA PLUS BELLE
PAIRE DE SEINS
DU MONDE



Wombat

La Plus Belle Paire
de seins du monde



Les Insensés n° 16

Du même auteur
aux Nouvelles Éditions Wombat

Vaches noires, 2011.

Mémoires d'un vieux con, 2011.

Mémoires d'un vieux con, suivi de *Topor à la bombe*
(tirage de queue), 2011.

Café Panique, suivi de *Taxi Stories*, 2012.

Roland Topor

La Plus Belle Paire
de seins du monde

Préface de Jean-Claude Carrière

Wombat

Maquette de couverture : Mily Cabrol
Photogravure : BiCi Graphic

La Plus Belle Paire de seins du monde a initialement paru aux éditions Le Pré aux Clercs en 1986.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Nicolas Topor.

© Jean-Claude Carrière, pour la préface.

© Éditions Wombat, 2014, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-919186-38-9

ISSN : 2261-8724

Préface

Roland a du mal à se lever. Je le sais depuis longtemps. Ses amis ont tout fait pour lutter contre cette faiblesse : en vain. Il se lève de plus en plus tard, le visage chiffonné, de mauvais poil, pas encore coiffé, ronchon. Et il vient me rejoindre, avec à peine une heure de retard. Il a mis un pyjama sous son complet gris. Sans doute a-t-il dormi avec son tee-shirt.

Je lui propose un café. Il ne dit ni oui, ni non. Il boude, je crois. Pendant trois ou quatre minutes, il reste silencieux, puis il se frotte les yeux et il commence à me raconter ses rêves (je les note en douce, sur un petit carnet, sous le guéridon du Café Panique).

Quand nous nous donnons rendez-vous, été comme hiver, nous n'avons pas besoin de préciser l'endroit : c'est toujours au Café Panique.

Dans les rêves de Roland, il y a à boire et à manger. Surtout à boire. Il y est question de son ami Peigne-Cul, de Bibi, qui a oublié ses amygdales sur une banquette, de Robin Dubois, de Queue-de-Rat et du cardinal Combite, une éminence respectée. M. Morova vient y faire un petit tour, de temps en temps, mais c'est un homme très occupé.

Je laisse filer la voix. Je prends des notes. Peu à peu ses rêves deviennent des histoires apparemment organisées, et subitement détruites. On y voit, tout de même, le Grand Orchestre gastronomique de Paris donner une série de concerts, où le public apprécie une *Symphonie pour biscottes, plats en sauce et os à moelle*. On peut aussi y suivre la cure de douleur du docteur Boum (qui soulage d'un excès de bonheur), y rencontrer une paire de seins (très beaux) qui voyagent d'un corps à l'autre, des matelots masturbateurs (mais en cadence), une muse qui résiste à un assassinat par étranglement et un dentiste que désespère Dracula.

Un inconnu, à la table voisine (des oreilles partout, c'est insupportable), nous dit que ça fera peut-être un peu beaucoup. Et que ça sera dur à avaler. Moi, je lui dis : « Comment ça, dur à avaler ? Alors que vous voyez à la télévision, chaque jour, un chef d'État qui bombarde son propre pays et des policiers, chez nous, qui arrêtent leurs collègues ? Et ça, hein ? Ce n'est pas dur à avaler, peut-être ? »

L'homme en convient.

En début d'après-midi, après deux ou trois verres, Roland commence à se détendre. Il regarde les gens qui passent, il ricane, il gratte deux ou trois choses sur son carnet (notes, dessins ?). Il est soudain distrait, comme s'il n'entendait pas ce que je lui dis (d'ailleurs je ne lui dis rien, j'attends moi aussi), puis il s'agite sur sa chaise, il a faim, il examine une fille qui passe, il me demande : « Tu crois que j'ai besoin d'une préface ? »

Comme s'il me disait (je le connais) : « Tu crois que tout seul je ne suffis pas ? Tu crois qu'il faut que quelqu'un écrive avant moi ? Comme les lièvres, sur les stades, dans les courses de fond ? Ou comme ceux qui chauffent une salle ? Ou ceux qui taillent un passage, à la machette, dans la forêt vierge ? »

Je lui réponds qu'une préface n'est pas forcément un avant-propos, et vice-versa.

Il le savait. Il a déjà lu des préfaces et certaines étaient si bien écrites, me dit-il, qu'il a préféré ne pas aller plus loin.

Il a même longtemps rêvé, ajoute-t-il (et je le reconnais bien là), de faire un livre uniquement composé de préfaces. Ainsi serait écarté, quand vient la lecture, tout risque de déception. D'ailleurs, tous, au fond, ne sommes-nous pas que des préfaces ? Des introductions ? Ne sommes-nous pas, chacun de nous, la promesse de quelque chose ?

Promesse tenue ? Non tenue ? Peu importe. On ne retiendra que la promesse.

Je lui dis aussi, vers 16 heures, qu'il vaut mieux avoir droit à une préface qu'à une postface. Dans le cas d'une postface, tout est accompli, il n'y a plus rien à espérer. On ne peut pas changer ce qu'on a écrit, encore moins ce qu'on a vécu. Tandis qu'avec une préface...

Il en convient sans peine. Je crois comprendre qu'il me donne son accord. Nous nous étonnons alors, pendant quinze minutes, de la complexité grandissante du monde dans lequel nous nous trouvons. Et

ce qui nous étonne encore plus, c'est que ce monde, à n'en pas douter, est le nôtre.

Nous buvons alors un dernier verre (un dernier verre n'est jamais le dernier) et soudain, vers 18 h 30, parfaitement réveillé cette fois, il part d'un énorme éclat de rire qui fait dire aux tables voisines, et même à tout le quartier : « Tiens, Topor n'est pas mort ! »

JEAN-CLAUDE CARRIÈRE

– Comment tu t’appelles ?

– Roland.

– Pauvre Roland !

Casque d’or (1952)

Aux samedis de la Palette.

Sale temps le matin

Le matin, j'ai toujours du mal à démarrer.

D'abord, quand j'ouvre les yeux, il me faut un certain temps pour savoir où j'ai atterri. Quand je ne suis pas ailleurs, je suis parfois chez moi, j'ai la tête prise dans un tiroir ou coincée dans la bibliothèque et les pieds dans le linge sale. Je finis par me retrouver en travers du lit, tandis qu'une phrase bizarre me trotte par la tête : « Les filets de saumon ne sont pas bons. » Ou quelque chose dans ce genre-là. Ça m'inquiète, bien sûr. « Mais qu'est-ce que je raconte ? Qu'est-ce que je raconte ? » Je n'ai pas le temps de me poser la question qu'une réponse me monte aux lèvres : « Le gigot, il faudra le jeter. » Qui a parlé ? Le son de ma voix est rauque, à peine humain. Un sentiment de malaise m'envahit. Je répète machinalement : « Le gigot, il faudra le jeter dans l'ascenseur. » Aucun doute possible : ma voix n'est pas la mienne ! Il y a de quoi paniquer !

Et si le téléphone sonne, juste à ce moment-là, je dois me faire de la respiration artificielle, tout seul, pour ne pas suffoquer. Je décroche, mais pas forcément le récepteur du téléphone. Il m'arrive de décro-

cher n'importe quoi. La gorge sèche, je dis : « Allô ? » puisque c'est ce qu'il faut dire dans ces cas-là. Mais mon « Allô ? » ne vient jamais seul. Je bégaie n'importe quoi et puis je raccroche au petit bonheur ce qu'il y a à raccrocher, et pour détourner la conversation je fredonne le premier refrain idiot qui me vient à l'esprit. *La Vie en rose* ou *C'est si bon*... Je sens bien qu'il y a quelque chose qui cloche... Que je nage en eau trouble. « Oh là là ! Je déraile complètement, moi ! » Bon, ça paraît frappé au coin du bon sens, cette remarque. Une intervention positive, efficace, destinée à calmer les nerfs. Eh bien non, c'est faux. Parce que je ne dis pas « Oh là là ! Je déraile complètement, moi ! » une seule fois. Je répète cette maudite phrase cinquante, cent, deux cents fois ! De quoi devenir enragé. La deux centième fois que j'entends « Oh là là ! Je déraile complètement, moi ! », je m'attrape un morceau de cuisse et je tords jusqu'à ce que ça saigne. Au bout d'un moment, d'ailleurs, je ne dis même plus « Oh là là ! Je déraile complètement, moi ! » mais « Olla j'dé ! », une abréviation magique que je répète indéfiniment : « Olla j'dé Olla j'dé Olla j'dé Olla j'dé Olla j'dé... » en imitant le rythme d'un train.

Et puis, heureusement, je finis par me rendormir. Enfin, la plupart du temps, parce qu'il y a des matins où j'ai de l'insomnie. Mais si ce n'est pas le cas, alors je rêve. Un rêve banal : je suis dans le Grand Nord canadien par exemple, et je patauge dans une neige de sang. Je suis habitué à ce genre de truc, ça ne me

fait plus ni chaud ni froid. En général, c'est l'envie de pisser qui me réveille. Quand je ne peux plus faire autrement, je me lève et je navigue prudemment vers les chiottes, en essayant d'éviter les bouts de verre qui traînent dans le couloir et les clous rouillés qui dépassent du plancher. Le bruit de mes pas résonne d'une façon inquiétante. Est-ce que je suis seul, ou bien est-ce que quelqu'un me suit ? Suis-je vraiment réveillé ? Pour en avoir le cœur net, j'appelle : « Il y a quelqu'un ? » Personne ne répond. Pas si fou. Je me dis que c'est l'écho du couloir qui provoque des hallucinations auditives et, avant d'aller pisser, j'en profite pour faire un brin de ménage. Au lever, je ne supporte pas la vue des cendriers pleins, des verres avec des fonds de vinasse dans lesquels flottent des mégots éventrés, des bouteilles vides, des miettes de pain et des croûtes de fromage sur la moquette pisseuse. C'est l'unique moment de la journée où j'ai assez d'énergie pour passer l'aspirateur. Je vide les cendriers, je lave les verres, je fais disparaître les bouteilles vides, bref, quand je vais pisser, tout est nickel. Mais, en pissant, le souvenir des mégots dans les verres et des vieilles croûtes de fromage me prend aux tripes. Je m'enfonce les doigts au fond de la gorge pour aider mon corps à évacuer, lui aussi, toutes les saloperies qu'il contient. Parfois, ça marche, mais pas toujours. Il m'arrive de passer deux heures, la tête dans la cuvette, à attendre que ça vienne. J'aime bien, d'ailleurs ! Il y a le bruit de l'eau qui ruisselle continuellement depuis que la chasse d'eau est détraquée...

C'est champêtre. À Paris, on manque de nature. C'est pour ça que les gens se ruinent en plantes vertes. Mais la nature, ce n'est pas que la chlorophylle ! C'est aussi les torrents, les sources, les cascades... J'ai tout ça aux chiottes, moi, et pour pas cher. Au bout d'un moment, je me sens mieux. Au point de trouver la force d'aller me recoucher. Je m'endors aussitôt, et hop ! en route vers le pays des songes. Je dois me débattre contre des huissiers qui tentent de saisir mes oreillers, ou essayer les reproches d'amis morts m'accusant de les avoir oubliés. Ou encore les épiluchures les plus diverses s'échappent de la poubelle et viennent ramper autour de mon lit. Elles m'enserrent, m'étranglent... Je me réveille avec la sensation d'étouffer.

J'aspire de grandes goulées d'air. Ça produit un sifflement comme si j'avais un trou dans le dos. Les poumons, bien sûr ! Un cancer de plus à nourrir. Je me traîne jusqu'à la cuisine pour voir s'il reste de l'aspirine. Je farfouille parmi les vieux médicaments, dans le carton à chaussures qui me sert de pharmacie. Avec un peu de chance, je trouve un vieux cachet effervescent. J'adore le bruit que ça fait en fondant dans l'eau. Un bruit de science-fiction, genre soucoupe volante et petits bonshommes verts... Le boogie-woogie de la matière en pleine désagrégation. Avant d'avaler, je passe le visage au-dessus du verre pour prendre une minidouche. Les yeux fermés, j' imagine que je suis en Bretagne et qu'il tombe une petite pluie fine. C'est bon. Même le goût de l'aspi-

rine dans l'eau me rappelle la mer. Je vais me recoucher en me tenant le crâne à deux mains pour l'empêcher de dégringoler. Mais je me relève dare-dare pour fermer les portes et tirer les rideaux. À cause de la lumière, bien sûr. Cette saloperie de lumière qui s'introduit par le moindre interstice et qui me brûle les yeux. Pas la peine de prendre de l'aspirine s'il y a de la lumière : c'est de l'aspirine gâchée. Je bouche les trous, je calfeutre. Plus il fait sombre, plus je suis content. J'aimerais qu'il fasse complètement noir. C'est d'autant plus bizarre que je ne supporte pas le noir quand il fait nuit. J'ai besoin d'une veilleuse pour m'endormir. Mais voilà, dès qu'il fait jour, c'est juste le contraire. Je sais bien : je suis compliqué, mais qu'est-ce que je peux y faire ? Je me tortille dans tous les sens avant de tomber sur la position idéale. Je retourne l'oreiller pour avoir la partie fraîche, je tire sur les draps pour les défroisser, et d'un seul coup je me sens bien. Euphorique. C'est l'aspirine qui commence à produire son effet. Je m'endors en souriant et alors là, crac, je fais un rêve assez bien. Tout en rêvant, une partie de mon cerveau qui veille chuchote : « Il faut que tu te souviennes de ce rêve parce que tu peux en tirer un chouette scénario. » C'est vrai. Si le téléphone ne sonne pas avant la fin, j'ai un long métrage en me réveillant. Mais c'est rare. Les gens m'appellent pile au moment où ça commence à devenir intéressant, et ensuite, pour retrouver le fil de l'intrigue, tintin ! Je me venge en répondant par une injure à chaque sonnerie. Piètre consolation. Mon

script génial s'évapore. Il ne me reste qu'une vague ambiance, un souvenir de souvenir.

Une dernière sonnerie, et c'est fini : je ne me souviens même plus si j'ai vraiment rêvé. Je regarde le cadran du réveil : 18 heures, déjà ! J'avais un rendez-vous à 15 heures ! Tant pis. Je reste au lit. Au moins, tant que je suis dans mes draps, je ne dépense rien, je ne fume pas, je ne bois pas et je dis moins de conneries.